

Ciprian Vălcan

CIORAN ET LA FOLIE

Traduit du roumain par Beatrice Huguet

Si la peur de Cioran face à l'aliénation est décryptée en lisant surtout les fragments à thème intime présents dans ses Cahiers, fragments qui n'étaient pas destinés à la publication, on retrouve dans toute son œuvre des nombreux passages qui confessent, indirectement, sa fascination pour ceux atteints d'un égarement de l'esprit. Il s'agit soit de fragments qui mettent l'accent sur l'intelligence du fou, sur la profondeur de son regard désabusé, soit de brèves présentations des gens qu'il est amené à rencontrer, qui ont plusieurs souffrances physiques, dont il relate avec précision, les gestes ou paroles¹. L'attraction qu'il ressent pour les fous paraît être motivée par deux types d'attitude qui fonctionnent simultanément. Ainsi, il s'agit, d'un côté, d'un modèle classique qui attribue aux fous une lucidité supérieure aux autres semblables, qui leur donne accès à une face de la réalité, impénétrable pour les autres, en leur offrant une précision de la vision impossible d'égalier par les individus qui se trouvent dans les limites de la normalité médiocre. Révélateur dans ce sens est le portrait du fou de l'asile de Sibiu : "Au printemps de 1937, comme je me promenais dans le parc de l'hôpital psychiatrique de Sibiu, en Transylvanie, un « pensionnaire » m'aborda. Nous échangeâmes quelques paroles, puis je lui dis : « *On est bien ici. – Je comprends. Ça vaut la peine d'être fou* », me répondit-il. « *Mais vous êtes quand même dans une espèce de prison. – Si vous voulez, mais on y vit sans le moindre souci. Au surplus, la guerre approche, vous le savez comme moi. Cet endroit-ci est sûr. On ne nous mobilise pas et puis on ne bombarde pas un asile d'aliénés. À votre place, je me ferais interner tout de suite.*

*Troublé, émerveillé, je le quittai, et tâchai d'en savoir plus long sur lui. On m'assura qu'il était réellement fou. Fou ou non, jamais personne ne m'aura donné conseil plus raisonnable. »*²

D'un autre côté, l'intérêt de Cioran pour tout ce qui prouve être choquant, insolite, étrange, pour les comportements provocateurs et iconoclastes, est parfaitement satisfait par sa propre expérience en fréquentant les fous, qui lui offre de la matière suffisante pour une vraie anthologie de la bizarrerie. Grâce à l'attention qu'il leur montre, entre en scène la finlandaise vêtue de noir qui prétend dramatiser³, une amie amenée à l'asile faute d'absence totale de la peur⁴, la vieille qui en « *attendant d'un instant à l'autre l'écroulement de sa maison, passe ses jours et ses nuits aux aguets* »⁵, en écoutant les craquements et en étant irritée par le fait que l'événement ne se produit pas, Jean-Yves Goldberg, enfermé sur lui-même comme un sphinx, en le fixant avec une « *faraway look* »⁶, la bretonne qui souffrait de la manie de la persécution qu'il a rencontré la nuit dans la rue⁷, la vieille qui courrait pour attraper un

1. Sur les 48 fragments consacrés à la réflexion sur l'aliénation tout au long de son œuvre, 12 contiennent les descriptions des certains individus que Cioran inclut dans la catégorie de ceux qui souffrent d'un trouble psychologique.

2. Emil Cioran, *Aveux et Anathèmes*, Paris, Gallimard, Collection Arcades, 1987, impression 2005, p. 108. Dans Emil Cioran, *Syllogismes de l'amertume*, Paris, Gallimard, Collection Folio Essais, 1952, renouvelé en 1980, impression juin 2008, p. 51, il propose une autre version qui garde le même sens : " Je suis comme une marionnette cassée dont les yeux seraient tombés à l'intérieur."

3. Voir Cioran, *Entretien avec Verena von der Heyden-Rynsch*, dans *Entretiens*, Gallimard, Paris, 1995, p. 116

4. Emil Cioran, *Le Mauvais Démon, chapitre Pensées étranglées*, Paris, Gallimard, nrf essais, 1992 p.143

5. Emil Cioran, *La Tentation d'exister*, Paris, Gallimard, collection Tel, 1956, reproduit en 2009, p. 113

6. Emil Cioran, *Cahiers 1957 - 1972*, Paris, Gallimard, 1997, impression décembre 2002, avant-propos de Simon Boué, p. 619

7. Emil Cioran, *Cahiers 1957 - 1972*, Paris, Gallimard, 1997, impression décembre 2002, avant-propos de Simon Boué, p. 257

morceau de temps⁸, X, grièvement atteint, en laissant des remarques qui touchent le crétinisme et le génie⁹ ou la nonne qui capte son attention à travers la lecture : « *Je lis dans une étude psychiatrique le cas d'une religieuse qui, avec une pointe trempée dans son sang, écrit sur une feuille de papier : Ô Satan, mon Maître, je me donne à toi pour toujours !* »¹⁰ Toutes ces figures atypiques méritent d'être citées, car elles sortent de la moyenne de la vie normale, et les sérieux résidus romantiques de Cioran le mènent à soigneusement dresser un inventaire pour les opposer aux existences banales qui l'entourent, parce qu'elles introduisent l'inhabituel, la surprise, l'imprévu d'une civilisation étouffée par la platitude et la stérilité, en transgressant le doux alexandrinisme d'un Occident en cours de décomposition à cause de sa prospérité et de l'épuisement irréparable des ressources vitales. Le fou t'oblige à avoir une réaction, te force à apercevoir au moins pour un moment la dimension monstrueuse du monde, son visage abyssal et solennel, en refusant l'assimilation laconique de la stupidité ou du conformisme, par-dessus toute idéologie ou tout point de vue moral. L'existence du fou est un scandale, un défi au soi-disant bon ordre du monde, dont les fissures deviennent évidentes en contact avec son être complètement imprévisible qui permet de faire démystifier de la placide *Weltanschauung* du bourgeois gentilhomme. De plus, dans un univers aplati et mesquin, l'intrusion de la démence peut aussi recevoir une dimension esthétique si le fou n'est plus regardé du point de vue de sa maladie, s'il fait abstraction de sa souffrance et de son marginalisme, pour que toute son existence soit examinée à travers une optique purement théâtrale, et son être empirique soit évacué dans l'intérêt du personnage qu'il arrive à représenter.

En plus de la passion entomologique avec laquelle il enregistre tous les portraits des fous qu'il rencontre, Cioran consacre des nombreuses réflexions à la tentative de surprendre les caractéristiques des maladies psychiques. Extrêmement différentes en longueur, tonalité ou inspiration, les observations de Cioran semblent être, presque toutes, subordonnées aux trois grandes questions : qu'est-ce que la folie ? comment peut-on prévenir son déclenchement ?

- I. La première question reçoit beaucoup de réponses différentes, en commençant par les réponses lapidaires, capricieuses, tranchantes, invoquées une seule fois comme possibles solutions d'un problème, en continuant avec d'autres réponses, plus élaborées et plus sophistiquées, sur lesquelles Cioran revient périodiquement.
 1. L'aliénation comme accident physiologique : « *L'esprit n'est presque rien quand on l'envisage dans l'optique de la folie. Il est à la merci d'un accident, il fonctionne par la grâce d'une chimie impure. Qu'un peu de sang s'érige en grumeau, et son sort est réglé. Mieux vaut ne pas s'appesantir sur ces misères.* »¹¹
 2. « *La folie n'est peut-être qu'un chagrin qui n'évolue plus.* »¹²
 3. L'aliénation comme libération des souffrances. D'une telle perspective, décrite dans *Précis de décomposition*, en partant de la pathétique tirade de Gloucester

8. Emil Cioran, *Syllogismes de l'amertume*, Paris, Gallimard, Collection Folio Essais, 1952, renouvelé en 1980, impression juin 2008, p. 48

9. Emil Cioran, *Aveux et Anathèmes*, Paris, Gallimard, Collection Arcades, 1987, impression 2005, p.58

10. Emil Cioran, *Cahiers 1957 - 1972*, Paris, Gallimard, 1997, impression décembre 2002, avant-propos de Simon Boué, p. 123

11. Emil Cioran, *Cahiers 1957 - 1972*, Paris, Gallimard, 1997, impression décembre 2002, avant-propos de Simon Boué, p. 327

provoquée par la maladie du roi Lear, l'aliénation est une forme d'évasion, une séparation salvatrice entre l'intervention circulaire de l'intellect et le monde des réactions émotives, une incarcération curative dans l'univers tautologique du délire qui a comme but la libération d'une souffrance devenue insupportable, le plongeon du sujet dans le noir protecteur de l'insensibilité. Le modèle construit par Cioran, probablement influencé aussi par la vision sur la folie de Schopenhauer, est celui d'une schizophrénie bénéfique, devenue la seule solution efficace pour tenir à distance l'individu du malheur qui menace son existence. L'esprit, incapable de supporter l'intensité de la douleur, est sacrifié pour la vie, qui doit continuer à tout prix, même si pour cela une scission définitive du sujet est nécessaire, même si on doit recourir au déclenchement impitoyable de la maladie : " *Pour nous séparer de nos chagrins, notre ultime recours est le délire ; sujets à des égarements, nous ne rencontrons plus nos afflictions : parallèles à nos douleurs et à côté de nos tristesses, nous divaguons dans une ténèbre salutaire. [...] J'aspire aux nuits de l'idiot, à ses souffrances minérales, au bonheur de gémir avec indifférence comme si c'était les gémissements d'un autre, à un calvaire où l'on danse et ricane en se détruisant* ".¹³

4. La folie comme incapacité de simuler. Si l'état de normalité suppose la maîtrise pleine de virtuosité des nombreuses techniques de camouflages, la connaissance des quelques indispensables caractéristiques comédiennes, d'un bagage complexe de notions implicites sur la simulation et la dissimulation, la mise en œuvre des divers faces de l'hypocrisie, toutes ces choses étant considérées comme indispensables pour pouvoir garder l'équilibre de la société, pour éviter le conflit généralisé auquel pourrait mener la quête sans cesse de la vérité et l'exigence inflexible de la sincérité, l'aliénation se présente à Cioran comme une maladie qui a comme résultat la perte des habitudes imposées par la civilisation qui encouragent le port du masque pour se retourner aux réactions naturelles, à la brusquerie des réponses instinctives. Le filtre de la raison ne fonctionne plus dans le cas du fou, sa force inhibitrice ne peut plus se manifester, et la naturalité réprimée volontairement se voit ramenée à la surface, régnant, avec beaucoup de spontanéité, sur tout le squelette de son comportement, devenu ainsi dynamique, direct et imprévisible : « *X – pourquoi est-il fou ? Parce qu'il ne déguise, parce qu'il ne peut déguiser jamais son premier mouvement. Tout est chez lui à l'état brut, tout en lui évoque l'impudeur de la vraie nature.* »¹² Mais, le type de sincérité proposé par l'aliéné n'est pas adapté aux mécanismes sociaux bien rodés, qui ont comme but l'homogénéisation des individus, l'harmonisation de leurs sentiments grâce à un ample processus d'apprivoisement imaginé dans le but de réprimer efficacement leurs vieilles pulsions, de modeler leurs nécessités conformément à une moyenne considérée acceptable. Pour ne pas devenir contagieuse, la sincérité de l'aliéné est censurée par sa marginalisation définitive, en l'enlevant agressivement de la sphère du jeu social, en l'envoyant à l'asile : « *Nous nous retranchons derrière notre visage ; le fou se trahit par le sien. Il s'offre, il se dénonce aux autres. Ayant perdu son masque, il publie son angoisse, l'impose au premier venu, affiche ses énigmes. Tant d'indiscrétion irrite. Il est normal qu'on ligote et qu'on l'isole.* »¹³

12. Emil Cioran, *Cahiers 1957 - 1972*, Paris, Gallimard, 1997, impression décembre 2002, avant-propos de Simon Boué, p.57

13. Emil Cioran, *Syllogismes de l'amertume*, Paris, Gallimard, Collection Folio Essais, 1952, renouvelé en 1980, impression juin 2008, p. 58

5. La folie comme impossibilité de tenir sous contrôle l'ambiguïté malade présente dans chacun d'entre nous. Cette dernière explication proposée par Cioran, soutenue par le plus grand nombre de fragments dans ses écrits suppose que la différence entre la normalité et la folie n'a rien à voir avec la qualité, mais avec le degré, en étant complètement dépendante du moyen dans lequel le sujet peut limiter les tentatives d'expansion de la démence diffuse qui se trouve en soi. Si la normalité implique une bonne gestion du rapport avec les forces ténébreuse du soi, si elle a comme base le blocage des torrents pathologiques de l'irrationnel, dont agglutination dangereuse est bloquée grâce à un système d'écluses et de barrages qui empêchent leur déchaînement, en les obligeant de rester dans l'obscurité, l'aliénation représente l'échec de la tentative de maîtriser les impulsions baroques du soi, l'impuissance d'arrêter leurs infiltration au niveau de la connaissance et de les empêcher de devenir évidentes. Dans ce sens, Cioran semble très proche de Valéry, pour qui « *l'homme sain d'esprit qui porte le fou à l'intérieur* »¹⁶, car il attire toujours l'attention sur le fait que la frontière douteuse entre la normalité et l'aliénation dépende de la manière dont la personne sait gérer son potentiel de déséquilibre, de la manière dont sa volonté arrive à contrôler les pulsions rebelles qui menacent de détruire son subjectivité. Convaincu que tout un chacun doit épuiser sa dose de folie qu'il a reçu à la naissance, et ensuite disparaître¹⁷, qu'il n'existe aucune possibilité de d'être exempté de la confrontation avec le « *dément qui attend, se prépare et s'organise avant de se déclarer* »¹⁸, en observant attentivement en nous-mêmes, le bon moment pour prendre le dessus, en nous vampirisant la conscience, Cioran nous met en garde en ce qui concerne les dangers qui nous entourent en permanence, sans cesse, en insistant sur le dramatisme de la bataille qu'on mène tous pour rester dans les limites de la normalité. Et même si finalement nous réussissons à faire face à l'ennemi intérieur, notre victoire n'est que partielle et elle implique des sérieuses concessions, en cédant à l'aliénation l'espace onirique : « *dans nos rêves perce le fou qui est en nous ; après avoir commandé nos nuits, il s'endort au plus profond de nous – mêmes, dans le sein de l'Espèce ; quelquefois pourtant nous l'entendons ronfler dans nos pensées ...* ».¹⁹

II. En ce qui concerne les signes qui trahissent l'installation de la folie, Cioran se fie que sur ses propres observations, en enregistrant, au four et à mesure, un nombre significatif de gestes et attitudes qu'il considère révélateurs pour le comportement d'un esprit malade. Un rôle important dans cette recherche d'indices digne d'un détective, joue l'analyse du sourire, à qui Cioran montre une grande importance dans l'opération de circonscription de la démence. En partant de la certitude que le sourire est un signe de santé et d'équilibre, il remarque que le fou « *rit plus qu'il ne sourit* »²⁰, et dans un autre contexte il affirme que pour savoir si quelqu'un sera atteint par la folie, il suffit d'observer son sourire, car : « *est suspect le sourire qui n'adhère pas à un être et qui paraît venir d'ailleurs, d'un autre, [...] notre sourire à nous dure ce qu'il doit durer, sans se prolonger au-delà de l'occasion ou du prétexte qui l'a suscité. Comme il ne traîne guère sur notre visage, on l'aperçoit à peine : il colle à une situation donnée, il s'épuise dans l'instant. L'autre, le suspect, survit à l'événement qui le fit naître, s'attarde, se perpétue, ne sait comment s'évanouir. [...] il s'épanouit comme détaché et indépendant de notre*

interlocuteur : sourire en soi, sourire terrifiant, masque qui pourrait recouvrir n'importe quel visage : le notre par exemple. »²¹

À côté de ce masque inquiétant dans lequel le sourire du fou se transforme, en signalant dramatiquement son égarement, il existe davantage d'autres signes qui trahissent la maladie. Selon Cioran, la folie implique une série d'obsessions cosmogoniques²², un intérêt évident orienté exclusivement vers le futur²³, les solutions des échecs en cherchant un bouc émissaire²⁴, l'incapacité de garder une homogénéité mentale de crétinisme et de génie²⁵, la disparition de la fluence de la réflexion et son remplacement avec des « éclairs »²⁶, l'intense préoccupation par la relation avec la divinité : « *Je n'ai pas rencontré un seul esprit dérangé qui ait été incurieux de Dieu. Doit-on en conclure qu'il existe un lien entre la quête de l'absolu et la désagrégation du cerveau ?* »²⁷

Cioran souligne aussi deux caractéristiques communes à la folie et à l'état de normalité. Premièrement, il s'agit de l'impertinence, qu'il considère comme « *premier degré de la folie* »²⁸, parce qu'elle empêche l'individu à connaître sa propre petitesse, le manque de valeur, ses vrais limites. Ensuite, il s'agit de la jalousie, sentiment universel, qui éclate même chez les fous dans leurs moments de lucidité²⁹, émotion qui n'est pas du tout atténué par le déclenchement de la maladie et qui garde toute son énergie et toute sa virulence : « *La folie n'étouffe pas l'envie, elle ne la calme même pas. Témoin X, qui sort du cabanon, plus venimeux que jamais. Si la camisole de force n'arrive pas à modifier le fond d'un être, qu'espérer d'une cure ou même de l'âge ? Après tout, la démence est une secousse plus radicale que la vieillesse. Comme on voit, elle-même semble bien ne rien arranger.* »³⁰

- III. Si pour Cioran le principal moyen de lutter contre le déclenchement de la folie est, comme nous l'avons déjà montré, l'effort de garder sous contrôle les impulsions informes qui aspirent à dépasser la lisière de la conscience, en se manifestant sous le déguisement des différents symptômes malades, en déséquilibrant l'être intérieur de l'individu et en le précipitant vers le chaos, en le laissant à la merci des différents visages que la démence peut prendre, il existe quand même, plusieurs autres solutions beaucoup plus incertaines et beaucoup plus frivoles qui pourraient empêcher l'installation de la maladie. Parce que, souvent, la démence est considérée comme la suite infortunée d'un excès de profondeur, de la recherche spasmodique de la certitude, Cioran recommande pour prévenir une telle situation, le développement de la superficialité³¹, du dilettantisme sauveur qui protège l'individu de tout piège possible de l'abysse. L'homme ne doit pas thésauriser ses tristesses et les obsessions, les humiliations et les malheurs, il doit extérioriser au plus vite sa frustration, en faisant appel aux formes simples d'expression qui sont à sa disposition et qui lui permettent de se débarrasser de son fardeau. Ainsi, il a à portée de la main le formidable remède de l'insulte, « *ses vertus libératrices, sa fonction thérapeutique* »³², il peut utiliser sa revanche dans son imagination contre celui qui lui a provoqué une terrible humiliation³³, ou il peut trouver, comme on faisait dans le temps, un responsable surnaturel et maléfique, pour ses malheurs : « *Du temps où le Diable florissait, les paniques, les effrois, les troubles étaient des maux bénéficiant d'une protection surnaturelle : on savait*

qui les provoquait, qui présidait à leur épanouissement ; abandonnés maintenant à eux-mêmes, ils tournent en " drame intérieurs " ou dégénèrent en " psychoses ", en pathologie sécularisée. »³⁴

Si ces remèdes prouvent être incompatibles ou inefficaces, si même la conversion ne lui semble pas une solution³⁵, il reste encore deux moyens pour sortir de la crise : soit se soucier des tracasseries quotidiennes, l'enlèvement dans le prosaïsme anesthésiant du quotidien, l'évacuation de toute préoccupation intellectuelle à travers l'orientation exclusive de l'attention vers l'évidence tranquille de la banalité, vers la gestion minutieuse des détails sordides de la vie³⁶, soit « *par la suppression temporaire de la réflexion, par une cure d'idiotie.* »³⁷

Au-delà de ces grands thèmes de réflexion suscités par ses interrogations sur la folie, il existe aussi quelques fragments qui témoignent pour la curiosité avec laquelle Cioran a toujours suivi le phénomène de la démence. Un d'eux se concentre sur le moyen dans lequel se rapporte le fou à sa propre maladie, à la manière dans laquelle il sent ou pas sa maladie³⁸, un autre fragment propose une image paradoxale³⁹, pendant que le troisième fragment évoque le pessimisme de Cioran, en ce qui concerne la possibilité de guérison de la folie : « *Pendant que X me téléphone d'un asile d'aliénés, je me dis qu'on ne peut rien pour un cerveau, qu'il est impossible de le remettre en état, qu'on ne voit pas comment agir sur des milliards de cellules détériorées ou rebelles, bref qu'on ne répare pas le Chaos.* »⁴⁰

Fasciné par le mystère de la folie, par sa mécanique excentrique et imperturbable, par la certitude des ténèbres qu'elle étale, mais attiré dans la même mesure par l'interrogation impénitente d'une raison captive dans le mouvement de ses investigations sans fin, en clamant son admiration pour l'impersonnalité de la catatonie, mais sans être capable de renoncer au drogue de la lucidité, Cioran semble donner la clé de son entier pensée dans un fragment d'une limpidité fulgurante : « *Le délire est sans conteste plus beau que le doute, mais le doute est plus solide.* »⁴¹